LeVerbe

voir • penser • croire

PAROLES AUTOCHTONES

à la une

GRATUIT • Hiver 2017

Poste-publications N° 40063100

Kahnawake: au-delà des tensions

société

Vérité et réconciliation

reportage

Périple à Opitciwan ÉditoDieun'est pasindifférent

Antoine Malenfant

Dans une paroisse près de chez vous James Langlois

La langue dans le bénitier Pascale Bélanger



- 9 Monumental Pascal Huot
- 11 Courrier

DOSSIER AUTOCHTONES

- Passer le crachoir
 Antoine Malenfant
- Reportage

 Du côté
 des «Indiens»

 Brigitte Bédard



20 Société
Missions
et rémission

Yves Casgrain

Prière
Kateri Tekakwitha

Portrait
Le dialogue
fait chair

Reportage

Là où le courant
du détroit est fort

Suggestions
La rédaction



41 Boussole
Saint Jean-Paul II

Nouvelle littéraire

Deux sceptiques

Michaël Fortier



Réflexion
Après
l'effondrement
du monde
Sophie Brouillet

Carnets
Paralysies
nuptiales
Sarah-Christine Bourihane



Cathostyle
Brouiller
les pistes?

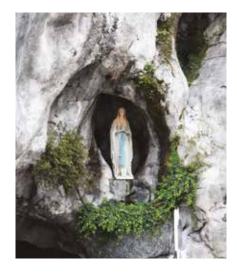
Estelle Cloutier

lconostase

"Par lui,
tout fut créé"

Jacynthe Allard, fmj

Apparitions
Inconcevable
conception
Frère Simon-Pierre Lessard



70 Dans les draps
Aime, danse
et fais ce que
tu veux!



Ploc-notes
L'esprit souffle
où il veut
Alex La Salle

76 Bouquinerie

77 Artisans

78 Mosaïque

Prochain numéro

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.



Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

DU CÔTÉ DES « INDIENS »

C'est la première fois que je viens à Kahnawake, et vu d'ici, même s'il pleut, je trouve que le fleuve est vraiment beau. Même Montréal est belle. Et puis, on voit aussi le pont Honoré-Mercier, là-bas...

Christine aussi regarde le fleuve, mais au lieu d'afficher un sourire de contentement, elle se mordille nerveusement les lèvres. Elle se retourne, me fixe droit dans les yeux – qu'elle a plus noirs encore que ses cheveux – et me lance sèchement: «Ce n'est pas sans raison que le gouvernement a décidé de construire la voie maritime de *notre* côté plutôt que du côté de Lachine. Ici, du côté des *Indiens*, ça coutait moins cher, j'imagine...»

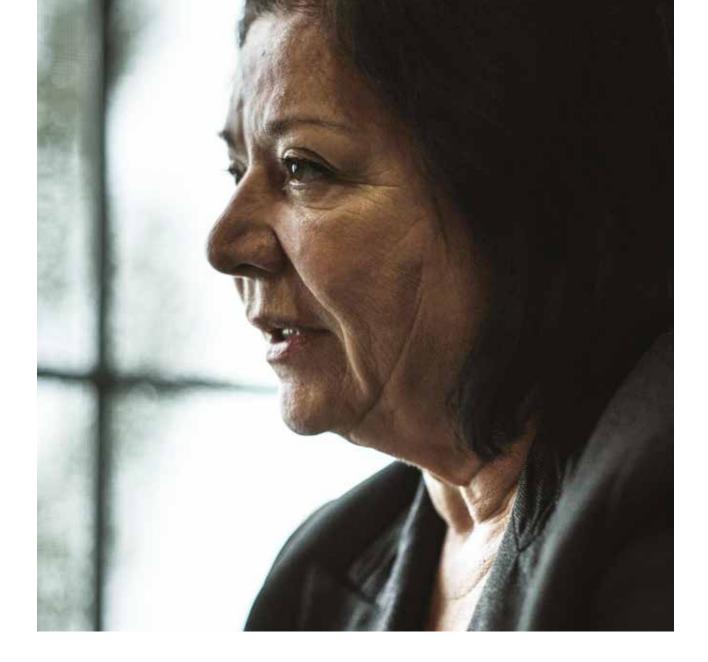
Fondue, ma petite risette. C'est donc ça le grand mur que je vois devant, tout le long de la rive... La voie maritime a été creusée le long des berges de la réserve. Bon. Vu comme ça. «C'est depuis quand, ce mur?»

«Depuis 1957. C'est tout notre mode de vie qui s'est envolé cette année-là. Finis la vie sur le bord de l'eau, les rassemblements, les feux, les fêtes, les prières, la pêche. C'est – encore! – un autre bout de territoire en moins...»

La guerre des clans

Officiellement, Christine Zachary est une des chefs élus du conseil de bande de Kahnawake. Je dis «officiellement» parce que ce n'est qu'à partir des environs de 1870 que les chefs sont élus à Kahnawake – une proposition du gouvernement fédéral pour instaurer la démocratie dans un peuple qui, depuis ses origines, a toujours nommé ses chefs. Cette proposition, pour plusieurs ici, n'est qu'une autre manœuvre pour s'immiscer dans les affaires des Mohawks. «Mais ça, c'est un autre dossier!» soupire Christine.

Il y a bien des dossiers ici. Ceux qu'on appelle les traditionalistes n'ont jamais accepté ce processus démocratique, et ils ne ratent pas une occasion de le



laisser savoir. D'autres, sans être *trad* pour autant, préfèrent ne pas avoir d'étiquette et se demandent simplement pourquoi ces «élus» ont pris le titre de chefs...

Le dossier territorial est assurément le plus ancien et le plus litigieux de tous. Sur celui-là, *trad* et autres s'entendent plutôt bien.

«Et pour l'avenir?» Les yeux noirs de Christine s'allument: «Un grand musée! Un musée qui raconterait notre histoire, l'histoire des Mohawks... J'ai de belles idées pour ça. Les gens pourraient venir pour en apprendre, et peut-être nous voir autrement... Il y a tant de choses que les gens ne savent pas sur notre histoire.» Par exemple? «Eh bien, la tragédie de 1907. La perte de 33 de nos hommes, tous pères de famille, lors de l'effondrement du pont de Québec. Combien on a souffert

de cette perte: 33 hommes pour une petite réserve de 9000 personnes, c'est énorme! Après ça, on a décidé de ne plus jamais envoyer tous nos hommes sur un seul et même chantier.»

Deom contre Deom

Un homme aux longs cheveux blancs, coiffé d'une casquette de «Warrior» et d'un collier du clan de l'Ours entre en trombe et s'arrête subitement: «Oh! tu es là...», dit-il en voyant Christine assise devant moi.

C'est Joe Deom, un des «traditionalistes» de Kahnawake qui, selon le bon curé du lieu, le père Vincent Esprit, hésiterait peut-être à me parler étant donné que je suis catholique et que – pire encore – j'ai la fâcheuse idée d'être journaliste. Ni l'un ni l'autre, ici, n'a bonne presse...

La tragédie du pont

Le 29 aout 1907, après quatre années de construction, le pont de Québec s'effondre dans le fleuve. Une centaine de travailleurs s'y trouvent: 76 sont tués, dont 33 sont des travailleurs Mohawks de la réserve de Kahnawake. Ils sont enterrés à Kahnawake sous des croix faites de poutres d'acier. Depuis toujours, les Amérindiens sont embauchés pour les constructions en hauteur, car, dit-on, ils n'ont pas le vertige. Ils ont contribué à la construction de centaines de gratte-ciel au Canada et aux États-Unis d'Amérique. (B. B.)

Je n'ai même pas le temps de lui dire bonjour qu'il avertit Christine qu'il attendra qu'elle finisse l'entrevue. «Après, c'est mon tour», laisse-t-il tomber avec un air un peu bourru. Lui aussi a l'air plutôt dur. Christine lui fait signe que c'est d'accord, contrariée on dirait.

«Où est la petite?» lance-t-elle avant que Joe sorte de la pièce. Il se retourne, le visage totalement transformé, presque lumineux, et j'oserais même dire transfiguré.

Il lui répond qu'elle est à la garderie, mais la conversation se poursuit en mohawk, alors je perds le fil... mais il est une langue que toute femme peut comprendre aisément... Joe est l'ex-mari de Christine, et les deux grands-parents sont en train de parler de leur petite-fille.

Je les regarde sans rien comprendre, mais je vois. On voit l'amour d'une grand-mère et d'un grand-père pour la chair de leur chair. Séparés, divorcés, chacun de son côté, chacun à sa façon, Christine et Joe aiment cette descendance si précieuse, unique et fragile.

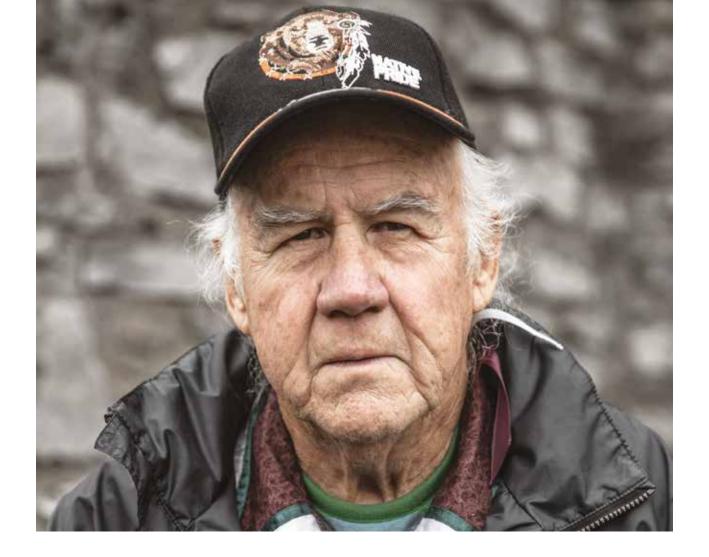
Joe quitte la salle avec un sourire. Je regarde Christine qui, elle aussi, avait souri l'espace d'un instant en pensant à «la petite»...

En bonne journaliste, ou en bonne femme, j'ose lui parler de ce qui ne me regarde pas: «Vous et Joe, vous êtes à l'image de votre peuple, vous savez... Tous les deux, chacun de votre côté, vous faites ce qu'il y a de mieux pour votre descendance. Mais il se trouve que vous êtes séparés, divorcés. Vous vous y faites, mais qu'est-ce que ce serait si vous arriviez à...

«Votre amour pour votre descendance est passionné. Il coule dans vos veines. Pensez-y. Pensez à ce que serait votre famille si vous étiez encore ensemble. Pensez à votre peuple si vous étiez encore ensemble... Si vous pouviez vous réconcilier tous les deux, vous remarier... Quelle réconciliation il y aurait à Kahnawake! Quel pardon il y aurait dans cette famille! Dans ce peuple!»

Wag the dog

Christine avait déjà commencé à réunir ses papiers. «Ah... funny... Je n'avais jamais vu ça comme ça... Vous savez, Joe était catholique comme moi, avant.»



On aurait entendu voler une mouche. En la raccompagnant dans la pièce voisine, dans le sanctuaire Kateri Tekakwitha, je demande: «Avant quoi?» Elle hésite. «Quand on s'est connus. Quand on s'est mariés. Avant qu'il devienne traditionaliste.»

Elle me salue, croise Joe rapidement, lequel lui dit quelque chose en mohawk, mais elle ne s'arrête pas, elle marche jusqu'à la sortie, se retourne et lui lance, juste avant de disparaitre: «Tu sais, Joe, le père Vincent, il dit qu'on devrait se remarier tous les deux!»

Joe Deom est un *trad*, oui, mais on dit qu'il y a division. «Joe, je voulais vous parler parce que le père Vincent m'a expliqué qu'il y avait des divisions dans la réserve entre les traditionalistes, comme vous, et le conseil de bande élu, et...»

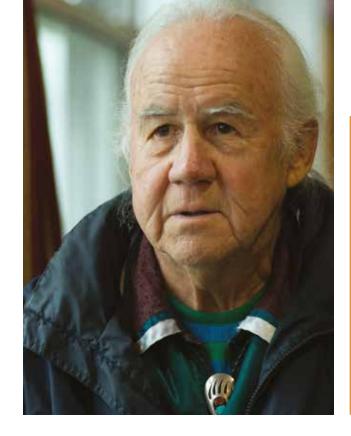
Ça va devenir politique, je le sens.

Je me ravise. «Vous savez Joe, je suis née ici, juste à côté, à Sainte-Catherine. J'ai été baptisée dans la petite chapelle. Sainte-Catherine et Kahnawake ont toujours été liées à cause de Kateri Tekakwitha,

bien entendu (Kateri, c'est Catherine), mais toute la paroisse, le territoire, faisait partie, avant, de la mission iroquoise Saint-François-Xavier...»

Il me regarde sévèrement et joue avec sa casquette qu'il tient entre ses doigts. «Bref. Ce que je veux dire, mais que je n'arrive pas à dire clairement, c'est que je suis née et que j'ai grandi ici, mais que j'ai vécu comme si les Indiens n'existaient pas. On ne s'est jamais côtoyés. Je ne vous ai pas vus ni entendus. Je me suis toujours demandé comment vous viviez, qui vous étiez, où vous étiez!

- Où? On est derrière chaque arbre! me lance-t-il avant de s'esclaffer, puis il redevient sérieux tout aussi vite. C'est voulu.
- Quoi donc?
- Que vous ne sachiez rien. Quand vous entendez parler de nous, c'est pour les cigarettes ou encore par rapport à l'été 1990, vrai?
- Vrai.



Des relations tendues

En 1760, le Régime britannique redonne plusieurs droits aux Iroquois, mais pas les territoires, notamment. Dès 1780, les Mohawks commencent la résistance. En 1829, le curé de Kahnawake rédige ce qu'on appelle les quinze « preuves en faveur des Sauvages du Sault Saint-Louis », réclamant lesdites terres. Rien n'aboutira.

L'insurrection des Mohawks de 1877 envenime les relations; le gouvernement empilera leurs revendications sur ses bureaux et décide, en 1945, de racheter ces terres. En 1974, il crée le Bureau fédéral des revendications autochtones, mais encore là, rien ne change. La « Crise d'Oka » ne sera, finalement, qu'une des nombreuses conséquences de l'inertie des gouvernements et des divisions internes au sein du peuple mohawk. (B. B.)

Le poids des mots

Depuis mon arrivée, quand je parle de la «Crise d'Oka», eux parlent de l'«Été 1990»; «crise» et «Oka», c'est une référence québécoise, pas mohawk. Pour eux, il n'y a pas de «crises». Juste une longue série de revendications et de révoltes. Pour eux, pas d'Oka non plus. Juste des territoires.

Joe pose sa casquette. «Je suis un Kanienkehaka-Rotinonhsonni, précise-t-il, sous-chef du clan de l'Ours. Kanienkehaka, c'est Mohawk. Rotinonhsonni, c'est Iroquois. Iroquois vient de "Peuple aux longues maisons".»

«J'ai lu quelque part que "Mohawk" était une contraction anglo-française qui signifiait "mangeur d'hommes". Les colons français vous appelaient "Agniers", ce qui est encore le cas, puisque sainte Kateri Tekakwitha est "le Lis des Agniers". Mais Kanienkehaka, en terme autochtone, est censé vouloir dire "étincelles de silex" ou "peuple du silex".»

Je poursuis, mais Joe fronce les sourcils quand je raconte que les enfants québécois, de la première année du primaire jusqu'à la cinquième secondaire, apprennent les us et coutumes des autochtones.

«Ah! vraiment? Je suis surpris. Ils apprennent surement comment on vivait à l'époque, comment on s'habillait ou on se nourrissait... Mais parlentils politique? Du territoire qu'on a perdu? Des promesses non tenues des gouvernements? Du fait que nous ne nous considérons ni comme Canadiens ni comme Québécois? Que j'ai un passeport mohawk reconnu aux États-Unis, mais pas au Canada? Que nous sommes une Nation à part entière avec notre organisation politique, notre histoire, notre culture, notre langue et notre religion?»

— Eh bien, non, pas du tout, à vrai dire... C'est toujours très bucolique. Mais dites-moi, officiellement, je veux dire légalement, vous êtes Canadien, tout de même! Comme moi, Québécoise, je suis officiellement Canadienne!

— Tant pis pour vous, nargue-t-il, sourire en coin. Nous, notre territoire est *occupé* par le Canada. Et puis, même à Kahnawake ça ne fonctionne pas... C'est une poignée de gens qui participent aux élections.

On est Kanienkehaka un peu comme on est Québécois, j'imagine. À l'étranger, quand on vous regarde avec cet air dubitatif, vous devez spécifier que vous êtes une «Québécoise du Canada» ou une «Canadienne française qui vit au Québec».

Certaines identités sont politiques, que voulez-vous?

«Pour la plupart des Mohawks, me dit Joe, le processus démocratique [des chefs élus] profite à quelques privilégiés fortunés; rien à voir avec la façon traditionnelle. Nous avons toujours eu trois clans: la tortue, l'ours et le loup, dont les chefs sont nommés

par les mères de clan. Là, les "élus" se disent des "chefs", mais en réalité, ils ne sont que des "conseillers municipaux" à la solde du gouvernement.»

Qu'est-ce que je donnerais au Bon Dieu pour voir apparaitre cette «petite», ici, maintenant!

Si leur petite-fille était là, juste à côté de nous, il me semble que la politique prendrait le bord à la même vitesse que le passé l'avait pris tout à l'heure dans les yeux de Christine. Il me semble que les sourcils froncés de Joe se transformeraient en des yeux vifs et brillants. Et mouillés de joie.

La «petite» serait mignonne dans son petit parka rouge vif, gambadant, l'air de rien, entre grand-père et grand-mère, entre les Clans et les Chefs. Avec elle, il me semble que tout, peut-être, s'arrangerait, recommencerait... s'arrangera, recommencera.

Terre des âmes

- [Dans les cours d'histoire aux Blancs] est-ce qu'ils parlent des Jésuites qui nous ont déplacés autour de Montréal pour finalement aboutir ici? Que sur les 40000 acres originales, il ne nous en reste que 11 000?
- Vous parlez depuis la Conquête?
- Votre Conquête, oui.
- Vous ne pouvez tout de même pas demander à ceux qui habitent maintenant ces terres de les quitter?
- Non, bien entendu... Nous sommes actuellement en pourparlers avec l'ONU, nous, les traditionalistes. Ce qu'on nous dit, c'est que nos gouvernements manquent d'imagination.

Entre le conseil de bande et les traditionalistes, Marlyn Kane, une ancienne militante pour le droit des femmes autochtones qui, après avoir choisi de vivre en dehors de la réserve, y est revenue, ne trouve pas sa place: «Même le terme "Mohawk" n'est pas de nous! À l'origine, notre identité provenait de l'endroit où nous vivions. On disait "le peuple du silex", Kanienkehaka.

«Après, comme on nous a mis ici en face des rapides de Lachine, on a appelé notre territoire "Kahnawake" (rapides). Et là, comme on nous a coupés des rapides



à cause de la voie maritime, comment devrions-nous nous appeler?»

Revenir à «Kanienkehaka». Revenir aux sources. Ça peut être très long, ça. Il n'y a pas que les peuples qu'on déplace; il y a aussi les identités. Et si je vous ai bien compris, vous êtes en train de dire à la prochaine chicane, ou peut-être même à la prochaine fois? ■

Pour aller plus loin:

- « La mission », de Brigitte Bédard, dans le numéro d'hiver 2017 du magazine Le Verbe (version 20 pages).
- « Les Mohawks divisés entre la tradition et la guerre », signé par André Piché dans Le Devoir, 20 juin 1993. Pour comprendre un peu mieux la complexité de la structure sociopolitique des Mohawks, issue des six grandes nations iroquoiennes.
- « Oka, 20 ans déjà! Les origines lointaines et contemporaines de la crise », de Pierre Lepage dans Recherches amérindiennes au Québec, vol. 39, nºs 1-2, 2009, p. 119-126.
- «Oka, 20 ans plus tard. Les dessous d'un conflit historique », de Pierre Trudel dans Le Devoir, 10 juillet 2010, [en ligne]. [www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/292328/ oka-20-ans-plus-tard-les-dessous-d-un-conflit-historique].

Brigitte Bédard: Journaliste indépendante depuis 1996, elle est aussi membre de notre conseil de rédaction depuis 2012. Elle vient de publier Et tu vas danser ta vie (Éditions Néhémie), son témoignage de conversion franc et direct.

Yves Casgrain yves.casgrain@le-verbe.com

MISSIONS ET RÉMISSION

La Commission de vérité et réconciliation sur les pensionnats autochtones

Montréal, avril 2013. L'hôtel Le Reine Elizabeth est l'hôte de la Commission de vérité et réconciliation au Canada.

Dans les salons du prestigieux établissement, des autochtones parlent, pleurent et parfois crient leur douleur. Devant eux, des hommes d'État, des religieux, des journalistes écoutent silencieusement. Sur certains visages, des larmes coulent.

Les victimes exposent, souvent pour la première fois, les souffrances endurées lors de leur séjour forcé dans les établissements dont l'objectif premier était «de tuer l'Indien et de sauver l'homme», c'est-à-dire d'extirper du cœur des enfants leur culture et leur spiritualité pour les remplacer par celles de la majorité.

Présent lors du passage de la Commission de vérité et réconciliation, l'Innu Omer St-Onge, homme-médecine, sorte de guide spirituel, raconte que les instituteurs de son pensionnat lui ont expliqué que, s'il se comportait bien, il avait encore une possibilité de se retrouver au paradis après sa mort. Son peuple, lui, n'avait pas cette chance.

«Les instituteurs, confie-t-il, avaient l'ambition de tuer l'Indien en nous. J'avais la rage au cœur. J'avais honte de moi, de mes parents, et j'avais la ferme intention de ne plus être Indien.»

Des témoignages bouleversants

D'autres racontent comment ils ont été soudainement arrachés à leur famille et se sont retrouvés à des milliers de kilomètres de leur village natal, sans aucune possibilité de communiquer avec leurs parents. C'est la Gendarmerie royale du Canada qui se chargeait de prendre les enfants et de les conduire aux pensionnats.

Entourés par leurs pairs, des survivants vont puiser au fond d'eux-mêmes la force de mettre des mots sur l'innommable: enfants, ils ont été violés par des



religieux. Leurs témoignages bouleversants glacent le cœur.

Brian McDonough, directeur de l'Office de la pastorale sociale de l'archevêché de Montréal, était présent lors du passage de la Commission de vérité et réconciliation à Montréal. Il avait été invité à faire partie du comité consultatif chargé de préparer les audiences au Québec et de s'assurer que les représentants des Églises y participent. Il avait également la responsabilité de former les bénévoles chargés d'accueillir et d'écouter les victimes dans les aires d'écoute animées, entre autres, par des Églises.

Comme sa lourde tâche l'a empêché de prendre la pleine mesure de cet évènement historique, il décide de se rendre aux audiences que la Commission de vérité et réconciliation tient quelques mois plus tard à Vancouver afin de mieux comprendre le vécu des victimes des pensionnats.

«Ce qui m'a bouleversé, ce sont les récits des abus de tous genres. J'étais estomaqué, choqué! Je ne pouvais pas croire que les sévices, les agressions sexuelles et la violence puissent avoir été aussi répandus dans les pensionnats. J'ai aussi ressenti la terrible douleur des missionnaires impliqués dans ces institutions. »

Le directeur de la pastorale sociale de l'archevêché de Montréal insiste sur le fait que la majorité des missionnaires chargés des pensionnats étaient de bonne foi. Selon lui, le côté sombre des écoles résidentielles est une source de honte pour les religieux et les religieuses. «Aujourd'hui, ils sont l'objet d'une condamnation universelle de la part de la population», estime-t-il. Toutefois, il est d'avis que les Églises «auraient dû

« Nous ne voulons d'aucune façon tenter de défendre ou de justifier ces abus; au contraire, nous voulons affirmer publiquement qu'ils sont inexcusables.»

- Douglas Crosby

savoir que retirer de force des enfants de leur famille aurait des conséquences sur eux, sur leur village et sur les communautés autochtones.»

«L'histoire des pensionnats est complexe. Elle recouvre les politiques de plusieurs Églises», souligne Jean-François Roussel, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Pour le théologien, «les pensionnats sont le produit d'un projet colonialiste mis en place en même temps que la Loi sur les Indiens, dont l'objectif était de «tuer» l'Indien. Le système des pensionnats était foncièrement abusif, violent. C'est un pan de l'histoire du Canada qui a duré presque aussi longtemps que le Canada lui-même.»

Lui faisant écho, Brian McDonough insiste. «À cause d'une politique gouvernementale inspirée par le colonialisme, des enfants ont été coupés de leur culture, de leur communauté, de leur identité. Il faut aussi considérer le fait que cette époque était marquée d'un certain darwinisme social.»

Complices d'un génocide culturel

À la fin de ses audiences, la Commission de vérité et réconciliation a publié un volumineux rapport dans lequel elle qualifie de génocide culturel la politique gouvernementale envers les autochtones. Selon les auteurs du rapport, les pensionnats amérindiens «sont rapidement devenus un élément central de la politique indienne du gouvernement canadien».

Devant ces faits, certains n'hésitent pas à affirmer que les Églises chrétiennes ont été complices du gouvernement. Brian McDonough est de ceux-là. «Ce commentaire est bien fondé. Ces établissements, qui étaient dirigés par des représentants d'Églises et de communautés religieuses, ont essentiellement mis en pratique des politiques gouvernementales visant à assimiler les autochtones au sein de la population blanche. L'Église catholique s'est ainsi retrouvée complice d'un génocide culturel.»

Il souligne cependant que c'est le gouvernement qui confiait les enfants autochtones aux pensionnats sous-financés. «Les enfants étaient confiés à des religieux, à des religieuses qui n'étaient pas toujours sensibilisés, formés à la gestion, à l'administration et à l'éducation de ces enfants.»

La prise de conscience de l'Église catholique est survenue lors du concile Vatican II. Chez les Oblats, une des communautés religieuses qui a géré plusieurs pensionnats, la manière de concevoir la mission a été remise en question par certains membres dès le début des années 1970.

Selon Brieg Capitaine, sociologue de l'Université d'Ottawa, les débats concernant les missions se retrouvent dans les articles publiés dans les pages de leur revue missionnaire *Kerygma*. «Chez les intellectuels Oblats, nous retrouvons le désir de l'inculturation, de présenter des excuses, de passer à autre chose.»

Ces excuses surviennent en 1991 sous la plume du président de la Conférence oblate du Canada, Douglas Crosby. En termes extrêmement puissants, Crosby remet en question la pertinence des pensionnats. «Nous réitérons que l'abus le plus fondamental se situe au niveau de l'existence même des pensionnats, mais nous désirons publiquement reconnaitre qu'il y a eu des cas d'agressions physiques et sexuelles. Nous ne voulons d'aucune façon tenter de défendre ou de justifier ces cas; au contraire, nous voulons affirmer publiquement qu'ils sont inexcusables et que nous les considérons comme des abus de confiance très graves. Nous tenons à présenter nos excuses les plus sincères à toutes les victimes.»

La doctrine de la découverte

Les excuses de Douglas Crosby ont suscité un tollé au sein de la communauté des Oblats. Plusieurs missionnaires se sont sentis trahis par le président de la Conférence oblate du Canada. Quoi qu'il en soit, ces excuses sont devenues un modèle pour les autres organisations catholiques engagées dans le processus de réconciliation avec les peuples autochtones.

Tout juste 25 ans après la publication des excuses du président de la Conférence oblate du Canada, soit le 19 mars 2016, les leadeurs catholiques impliqués dans le processus de réconciliation publient un document historique intitulé *La doctrine de la découverte et la terra nullius*, dans lequel ils rejettent de manière catégorique l'idéologie colonialiste qui a conduit certains chrétiens à nier aux peuples autochtones leurs droits fondamentaux.

Ils répondaient ainsi à l'une des huit demandes adressées aux Églises chrétiennes par les commissaires de la Commission de vérité et réconciliation.



Les auteurs reviennent sur la notion de complicité. «Les attitudes et les politiques qui ont privé les autochtones de leur mode de vie sur la terre étaient étroitement apparentées à celles qui présumaient qu'il convenait d'arracher les enfants autochtones à leur famille et à leur propre système d'éducation pour les placer dans des pensionnats. Nous sommes conscients du fait que des catholiques ont été complices de ces systèmes.

«Bien que plusieurs des prêtres, des frères, des sœurs et des laïcs qui ont œuvré dans les pensionnats indiens l'aient fait avec générosité, fidélité et sollicitude, les politiques gravement déficientes à l'origine des pensionnats et les gestes abusifs commis par certains des membres du personnel ont laissé un héritage de souffrance.»

«Nous prenons conscience du passé. C'est bien! Cependant, il faut aller plus loin.»

Celui qui s'exprime ainsi, c'est l'évêque du diocèse de Bathurst, Mgr Daniel Jodoin, membre du Conseil autochtone catholique du Canada. Né au Québec, il avoue n'avoir jamais croisé un Autochtone avant son ordination comme évêque de ce diocèse francophone du Nouveau-Brunswick, le 23 janvier 2013. De l'histoire des pensionnats, il ne connaissait que ce que les médias diffusaient sur elle.

D'importantes avancées

M^{gr} Jodoin, dont la devise est *Caritas in veritate* («L'amour dans la vérité»), est d'avis que nous pouvons «discuter dans la vérité de ces évènements du passé, sans nous cacher des choses, dans le respect, dans le dialogue et la bonne volonté».

Celui qui a insufflé un nouveau souffle à une petite communauté catholique autochtone dans son diocèse est très fier de l'effort consenti par la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) afin de paver la voie à la réconciliation. Il énumère les pas, petits et grands, réalisés par les évêques canadiens.

Souvent totalement passées sous silence par les médias, les avancées de la CECC reflètent, selon l'évêque, la volonté de l'Église canadienne d'être aux côtés des Amérindiens.

Outre le texte rejetant la doctrine de la découverte et le concept de la terra nullius, la CECC a publié la Réponse catholique à l'Appel à l'action 48 de la Commission de vérité et réconciliation sur l'adoption et l'application de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, dans laquelle les signataires reconnaissent le bienfondé de cette Déclaration.

Dans ce document figurent huit recommandations destinées à l'Église catholique canadienne. Deux d'entre elles demandent que ses présents établissements scolaires enseignent l'histoire de l'oppression des peuples autochtones dont les pensionnats et les missions catholiques ont été parfois le théâtre.

Il est même recommandé «de porter attention aux versions autochtones de l'histoire du Canada et, pour ces centres, d'accueillir des enseignants autochtones pour collaborer à l'instruction du clergé et des agents de pastorale, de manière que chaque étudiant ou étudiante ait l'occasion, pendant sa formation, de rencontrer des cultures autochtones ».

Les auteurs vont jusqu'à recommander d'«appuyer l'enquête nationale en cours sur la disparition et l'assassinat de femmes et de jeunes filles autochtones ».

Mgr Daniel Jodoin parle également de la toute nouvelle Coalition catholique pour un renouveau avec les peuples autochtones qui vient de voir le jour au sein de la CECC. Un des premiers mandats de la Coalition est de répertorier les initiatives de l'Église canadienne en faveur des autochtones.

La route vers la réconciliation de l'Église catholique avec les peuples autochtones sera encore très longue. Certains remettent même en question ce concept de réconciliation, lui préférant celui de réparation. Néanmoins, comme le souligne Mgr Jodoin, l'Église n'a pas laissé les autochtones à leur sort. Elle chemine, humblement, aux côtés des peuples autochtones vers la guérison des blessures d'hier et d'aujourd'hui. ■

Yves Casgrain: Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

La Commission de vérité et réconciliation

La Commission de vérité et réconciliation avait comme mandat de donner la parole aux survivants des pensionnats autochtones financés par le gouvernement canadien et gérés par des Églises chrétiennes. Des représentants du gouvernement, des Églises et des communautés religieuses ainsi que des gestionnaires de ces établissements ont raconté volontairement leur expérience au sein de ces établissements.

La Commission avait également comme objectif d'informer et de sensibiliser la population sur cette page sombre de l'histoire du Canada. Peu de Canadiens, en effet, savent que leur gouvernement a, de 1870 à 1996, financé des pensionnats, aussi connus sous le nom d'écoles résidentielles. Ces établissements, au nombre de 139, ont reçu environ 150000 élèves. On y retrouvait des enfants issus des Premières Nations, des Métis et des Inuits.

Les pensionnats ont été gérés par l'Église catholique, l'Église unie du Canada, l'Église presbytérienne et l'Église anglicane. Leurs représentants étaient chargés d'instruire les enfants, de les nourrir et de voir à leur santé physique et mentale.

La Commission de vérité et réconciliation est la descendante directe de la Commission royale sur les peuples autochtones qui s'est tenue entre 1991 et 1996. Plusieurs témoins avaient relaté devant les commissaires leur vécu au sein de ces pensionnats autochtones. (Y. C.)



LES SENTIERS DE LA PRIÈRE

La vie de Kateri Tekakwitha est son message. Elle a suivi le chemin de son cœur, balisant des sentiers d'intériorité et de prière hors de sa tribu. La spiritualité chrétienne de cette orpheline sonne juste parce qu'elle est allée au bout de son désir: ne vivre que pour Dieu, que sa tradition appelle le Grand Esprit, et ne suivre que Jésus.

Repères biographiques

Née en 1656 d'un guerrier Mohawk et d'une femme algonquine chrétienne, Kateri devient orpheline à l'âge de quatre ans, à cause de la petite vérole. Elle sera atteinte par cette maladie, qui altèrera sa vue. Elle portera souvent un voile sur la tête pour se protéger des rayons du soleil. On lui donnera le nom de «Tekakwitha», ce qui veut dire en langue iroquoise: «celle qui avance en hésitant». Elle gardera ce nom jusqu'à son baptême.

Plus tard, ses parents adoptifs décident de la marier. Elle refuse net, malgré les moqueries. Quand des missionnaires arrivent dans son village, elle s'ouvre avec joie à la Bonne Nouvelle du Christ.

À 20 ans, à Pâques 1676, elle reçoit le baptême. Les attaques contre sa foi sont si intenses qu'elle quitte son village pour se réfugier à la mission Saint-François-Xavier, près de Montréal. C'est là qu'elle approfondit son amour de Jésus crucifié. Elle passe des heures en prière, soit au pied du saint sacrement, soit dans la solitude de la forêt.

Kateri vit en présence du Christ qui l'accompagne à chaque instant et la transforme en son amour. Elle fait pour lui le vœu de virginité le 25 mars 1679. L'humble vierge iroquoise est emportée par la tuberculose le mercredi saint, 17 avril 1680. Sa dernière parole: «Jesos Konoronkwa», ce qui veut dire: «Jésus, je vous aime.»

Le père Cholenec raconte qu'après son décès son visage grêlé devint lisse. Plusieurs témoins sont saisis par la beauté de son visage, sur lequel brillent déjà les

lueurs de Pâques. L'Église retiendra ce miracle pour sa béatification, en compagnie de Mgr de Laval et de Marie de l'Incarnation, par Jean-Paul II le 22 juin 1980. Il la nomme patronne de l'environnement et de l'écologie, après François d'Assise, à cause surtout de son grand amour de la création. Benoît XVI canonise Kateri à Rome le 21 octobre 2012. Elle devient ainsi la première Amérindienne d'Amérique du Nord à recevoir un tel honneur.

L'action de l'Esprit Saint

Kateri a été obéissante aux motions de l'Esprit Saint, comme si l'amour la brulait dans son centre le plus secret. L'hôte intérieur priait en elle et il la conduisait dans la foi mieux que la lumière du midi, qui l'aveuglait. Elle a réalisé des progrès étonnants et rapides sous son action: prière devant une croix dans la forêt, ferveur particulière devant le saint sacrement qu'elle adorait durant une partie de la journée, mortifications et jeûnes pour le salut des Amérindiens.

On retrouve chez elle une foi cosmique héritée de ses ancêtres et une foi mystique transmise par les missionnaires jésuites. Une foi liée au Grand Esprit créateur et une foi au Christ Sauveur révélé dans la Bible. Révélation naturelle et surnaturelle, création et rédemption, beauté et salut s'intègrent en Kateri dans une même prière de feu.

L'Esprit Saint a séduit son cœur de l'intérieur. Comme réponse, elle s'est offerte corps et âme à Dieu dans le célibat, ce qui était contraire aux mœurs de sa tribu. Le vœu de chasteté traduisait son désir de plaire à Dieu. Elle a délaissé les coutumes du monde dans lequel elle vivait, au risque même de sa vie, heureuse de rendre à Dieu ce témoignage d'affection.

Kateri a laissé l'Esprit changer complètement sa manière de vivre. Cela demandait une foi pleine de confiance et d'abandon. Son jugement fut renouvelé par l'amour de Dieu répandu en elle par l'Esprit Saint qui la conduisait vers la vérité entière. Elle a développé une relation étroite avec le Christ dans la prière, lui parlant comme à un ami.

La faim de l'eucharistie

Au printemps 1678, on a admis la jeune baptisée dans la Confrérie de la Sainte-Famille. La faim de l'eucharistie a envahi progressivement son être. Elle voulait toujours s'unir plus intimement aux souffrances du Christ. L'église était devenue presque sa demeure.

Elle y arrivait à quatre heures du matin, assistait à la première messe de l'aube et à une autre au lever du soleil. On la retrouvait devant le tabernacle plusieurs fois par jour et le soir pour la prière commune.

Les premiers biographes ont montré l'importance que Kateri accordait aux gestes de pénitence, surtout après son baptême. Elle abandonnera ses actes de mortifications sur l'avis de son directeur spirituel. Elle désirait fonder une communauté de religieuses autochtones qui serait vouée à l'évangélisation des Iroquois, mais sa santé ne lui permettra pas de mener ce projet à terme.

On comprend que la postérité l'ait surnommée le «lis des Agniers». Sa devise était: «Qui est-ce qui m'apprendra ce qu'il y a de plus agréable à Dieu afin que je le fasse?» ■

Jacques Gauthier a publié: Récit d'un passage (Parole et Silence / Novalis); Jésus raconté par ses proches (Parole et Silence / Novalis); Dix attitudes intérieures (Novalis); Guide pratique de la prière chrétienne (Presses de la Renaissance). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue: jacquesgauthier.com.

Prière -

Père de toute création et de toute vie, béni sois-tu pour Kateri Tekakwitha, lis des Agniers planté en terre d'Amérique. Fais-nous profiter des fruits de son offrande pour que notre planète soit un jardin où il fait bon vivre ensemble en ta présence.

Jésus, fils de toute beauté et de toute bonté, tu es venu apporter la vie en abondance, accorde-nous la grâce de te ressembler et de nous rassembler autour de ton feu pour que nous chantions tes merveilles, libres comme Kateri à l'ombre de ta croix.

Esprit, souffle de toute parole et de tout silence, parle-nous dans le recueillement de la prière, ranime toutes les nations d'un vent de Pentecôte, brule-nous de ton amour dans notre tente intime, soleil de Dieu qui se lève sur nos aurores boréales, jusqu'au matin pascal de la communion des saints. (J. G.)

Yves Casgrain yves.casgrain@le-verbe.com

Sœur Marie-Laure Simon, c.n.d.

LE DIALOGUE FAIT CHAIR

À l'heure où le Canada s'apprête à célébrer son 150° anniversaire de fondation, les Premières Nations de ce vaste pays luttent encore pour leur survie. Ses représentants cherchent les racines profondes de leur identité longtemps mise à mal. Dans ce contexte, des témoins se lèvent pour affirmer que le chemin de la réconciliation et du pardon est possible. Sœur Marie-l aure Simon est l'un d'eux.

Sœur Marie-Laure Simon, c.n.d., 88 ans, m'accueille dans un local du Centre d'amitié autochtone de Montréal. Elle s'installe sur une chaise et me laisse le fauteuil. «Je suis plus à l'aise ainsi. À mon âge, le corps a ses exigences.»

Une enfance heureuse

Si son corps est limité par l'arthrite, l'esprit de sœur Marie-Laure Simon quant à lui est toujours agile. Ses yeux pétillent lorsqu'elle parle de son enfance. «Je suis née à Kanesatake, près d'Oka, d'un père et d'une mère Mohawk. Ma famille comptait douze enfants. Je suis la septième. Ma vie était simple. J'étais très heureuse. Il n'y avait pas de discrimination entre les nations autochtones. Mes parents étaient catholiques. Nous allions à l'église le dimanche.»

L'enfant heureuse et insouciante se heurte cependant au racisme dès son entrée à l'école. «À cinq ans, j'ai eu des problèmes à l'école, car nous n'étions pas considérés comme les autres enfants. À leurs yeux, nous étions considérés comme des sauvages. Je me rappelle également que l'école était tapissée d'images décrivant des scènes de violence dont mon peuple s'était rendu coupable à

l'endroit des missionnaires, dont Jean de Brébeuf.»

Mal à l'aise, la petite Marie-Laure se confie à ses parents. «Ma mère me disait de persévérer, car elle n'avait pas eu la chance de recevoir une éducation. Un jour, alors que je pleurais et insistais pour ne plus retourner à l'école, mon père m'a dit: "Sauvagesse, c'est beau comme nom. Cela veut dire que tu es en harmonie avec la terre." Cette parole m'a consolée et j'ai poursuivi mes études.»

Douée, elle fait son entrée à l'École normale. Quelques années plus tard, elle devient professeure. Elle enseigne aux Autochtones

et aux non-Autochtones. Puis, elle se sent appelée à se joindre à la Congrégation Notre-Dame. Devenue religieuse, elle poursuit sa mission d'enseignante tout en gardant son identité d'Amérindienne. «Je l'avais dans mon cœur. Je ne l'ai jamais abandonnée, mais je la gardais pour moi.»

Lorsqu'elle prend sa retraite, elle est invitée par le Centre Wampum de Montréal à donner des conférences sur la spiritualité autochtone. «Mon identité profonde s'est mise à revivre. Elle a éclaté! Je l'ai enseignée dans les écoles primaires et secondaires, dans les cégeps, dans les universités.»

Pas de rancœur

La vocation du Centre Wampum (un *wampum* est une ceinture que fabriquaient les Amérindiens lors de la signature d'ententes) est de créer des ponts entre les peuples autochtones et les non-autochtones. Il a été fondé en 1994.

Coordonnatrice du Centre Wampum, sœur Marie-Laure se décrit comme une Autochtone catholique. «Je garde ma religion dans mon cœur. Je l'assimile avec ma spiritualité autochtone qui me fait approfondir ma vie intérieure.»

Elle qui n'a pas connu les affres des pensionnats n'entretient aucune amertume envers l'Église catholique. «Je n'ai pas été séparée de mes parents. Je n'ai pas vécu l'éloignement. Je n'ai pas été agressée sexuellement. Je loue le Créateur pour cela. Pour moi, c'est plus facile de ne pas entretenir de rancœur envers l'Église catholique. Je rencontre des survivants qui me témoignent de leur vécu au sein des pensionnats. Je comprends que, pour eux, c'est

difficile de se reconnaitre dans cette institution.»

Pour autant, elle est fière de son peuple qui lutte pour que le gouvernement respecte les traités signés. Celle qui était présente lors du soulèvement d'Oka voit d'un bon œil le mouvement *Idle no more* (que l'on peut traduire par l'expression «Finie l'inertie!»). Ce mouvement s'est rapidement fait connaitre dans les communautés autochtones du pays.

Néanmoins, sœur Marie-Laure ne perd pas de vue la possibilité de réaliser la réconciliation. «Elle va se réaliser par des gestes, non seulement par des paroles. Moi, je vis la réconciliation avec les personnes qui nous viennent en aide [au Centre].» Parmi ces personnes de bonne volonté, on retrouve des catholiques, souligne-t-elle.

Elle ne tarit pas d'éloges envers la communauté des Oblats. «J'admire les Oblats! Leur communauté a fait amende honorable! Ils ont toujours été très proches du Centre Wampum!»

Sœur Marie-Laure n'oublie pas non plus sa propre communauté religieuse. «Je suis bien avec elle. Mes consœurs sont heureuses que je m'implique au Centre Wampum. La provinciale m'a dit un jour: "Tu as choisi la meilleure place pour retrouver ton identité." Elle aurait pu me dire: "Marie-Laure, tu es d'abord catholique!" Mais non! Dans les réunions communautaires, j'apporte un peu de ce que je vis ici.»

Malgré son désir de voir un jour la réconciliation se réaliser, sœur Marie-Laure croit qu'il faut toujours juger les gestes «non pas pour juger les cœurs, mais il faut se rendre compte de la réalité. Il est important de ne pas la nier. Il faut discerner entre ce qui est bien et ce qui est mal».

Elle est consciente que le chemin vers la réconciliation sera long. «Aujourd'hui encore, il y a des prêtres qui ne sont pas prêts à faire des efforts. Est-ce qu'un jour ils seront prêts? Cela va prendre du temps! Pourtant, je veux aller de l'avant. Je me dis qu'il y a quelque chose à faire. Si nous pleurons sur notre passé, nous ne pourrons pas construire notre futur. Ce chemin vers la réconciliation va se construire avec les personnes qui veulent marcher avec nous.»

À la fin de l'entrevue, sœur Marie-Laure me montre fièrement ses colliers. Au bout de l'un d'eux pend une tortue. «C'est le symbole de mon clan. Le clan de la Tortue.» Au bout de l'autre, le portrait de sainte Kateri Tekakwitha.

Ce sont là deux symboles d'une grande portée. À l'image de celle qui incarne avec douceur et lucidité le dialogue et la réconciliation.

Cette icône saisissante du peintre orthodoxe Adamantia Karatza m'a rappelé combien l'iconographie est un art de la Parole... Elle s'adresse à nous par les contours et les couleurs, nous faisant entrer dans le mystère de Dieu et de son agir envers l'Homme.

Christ Créateur

Nous sommes au commencement du monde, la lumière est encore voilée, et l'homme et la femme se confondent toujours avec l'humus: ils ne semblent pas encore complètement tirés de la terre. Mais le Christ est là non pas comme un personnage secondaire, mais tel le Soleil au centre d'un dessin. Il attire le premier regard, et le mouvement de son corps intrigue. À la fois debout et couché, il est entièrement penché, impliqué dans la création de l'Humain en une seule chair: «Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance"» (Gn 1,26).

Dans ma petite logique à moi, on ne représente pas le Christ Jésus aux côtés d'Adam et d'Ève au moment de la création. Il me semble plus juste de le voir avec eux sur les nombreuses et traditionnelles icônes de la Résurrection où, vainqueur, toujours au centre, il les récupère du séjour des morts... Mais n'est-il pas Dieu né de Dieu, le Verbe fait chair? «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. L'univers n'a existé que par lui, et rien n'a existé sans lui» (Jn 1,1.3).

«À vous, les femmes, il revient d'être sentinelles de l'Invisible!»

Puisque Dieu crée par sa parole, il est tout à fait logique de retrouver ici le Logos penché comme un artiste sur son œuvre.

Tenant en main la côte d'Adam qu'il a endormi, il lui modèle la compagne désirée: «L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages, mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide

qui lui fût assortie» (Gn 2,20). Christ bénit de sa main droite, car tout cela est très bon, et son regard d'Homme-Dieu pénètre le premier regard de la femme sur ce monde.

Surprise de voir Ève éveillée et attentive à l'acte de Dieu qui la crée, je me suis rappelé la parole de Jean-Paul II au sujet de «la mission particulière qui revient à la femme»: «Être témoin des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur.» Et il ajoutait: «À vous, les femmes, il revient d'être sentinelles de l'Invisible!»

Christ Sauveur

J'aime voir dans ce tendre regard échangé entre Ève et son Seigneur comme une anticipation du regard de foi que posera la nouvelle Ève sur l'acte du salut à la Croix. Elle aussi toute pure à sa conception, elle est la véritable

> épouse du Nouvel Adam qui s'est laissé ouvrir le côté pour recréer l'humanité. Marie restera debout, tout éveillée en sa foi, en ce moment redoutable où le Verbe, en silence, traversera la mort pour lui enlever tout pouvoir.

> C'est le sens du manteau noir que revêt le Christ: absence de couleur que sont les ténèbres de la mort dont il se laissera envelopper. Comme le charbon qui se consume pour produire l'énergie, le noir renferme aussi déjà l'idée de la résurrection.

Sur son bras, l'étole typique des dignitaires d'une autre époque symbolise sa puissance, son autorité. Puissance

d'amour manifesté par le rouge de sa tunique: amour de Dieu qu'il révèle, de son sang versé en sacrifice et de sa dignité de Roi. Rouge également pour l'Esprit Saint qui soulève son manteau, car il agit à travers lui.

«Alors, le Seigneur Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant» (Gn 2,7). ■

61

s'y abreuvent et pratiquent la pénitence. Quelques jours plus tard, Bernadette reçoit la mission d'aller livrer son message à son curé: «Allez dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle et qu'on y vienne en procession.» Ce dernier la reçoit avec une colère foudroyante. Il ne la laisse même pas terminer son message.

Le 4 mars, dernier jour de la quinzaine, plus de 8000 personnes sont présentes. Déception: rien, ni miracle, ni même un message. L'apparition n'a toujours pas dit son nom, même si tout le monde le devinait déjà.

Immaculada Councepciou

Voilà que le 25 mars, fête de l'Annonciation, Bernadette est attirée de nouveau à la grotte. Elle veut toujours demander son nom à la dame, puisque son curé l'a exigé d'elle comme signe de crédibilité: «Si elle dit son nom, on lui fera sa chapelle, et elle ne sera pas toute petite, elle sera toute grande.»

Quand elle lui apparait, Bernadette lui redemande: «Mademoiselle, voulez-vous

avoir la bonté de me dire qui vous êtes, s'il vous plait?» L'apparition sourit, mais ne répond pas. Bernadette répète sa question. Toujours pas de réponse. Elle répète encore à la manière de la veuve inique et, cette fois, la Vierge lui répond: «Que soy era Immaculada Councepciou», c'est-à-dire: «Je suis l'Immaculée Conception.»

Bernadette n'y comprend rien, elle n'a jamais entendu ces mots. Elle court tout de même répéter ce nom énigmatique à son curé, qui lui réplique du tac au tac: «Petite orgueilleuse, tu es l'Immaculée Conception?»

DES RAISONS D'ESPÉRER

Les miracles et la foi

Les miracles ne sont pas un accessoire de la foi chrétienne dont on pourrait se passer, que l'on pourrait négliger ou, pire encore, ridiculiser. Loin d'être la béquille des ignorants, ils sont, tout au contraire, l'assise rationnelle d'une foi crédible et certaine. Ce sont les esprits les plus scientifiques qui s'intéressent le plus aux miracles, ceux pour qui le fidéisme est une insulte à notre intelligence humaine.

«Les miracles que Dieu réalise par l'intercession des saints sont destinés à soutenir la foi, qui est nécessaire pour avoir accès à la vie éternelle. Le motif de la foi n'est pas le fait que les vérités révélées apparaissent comme vraies et intelligibles à la lumière de notre raison naturelle. Nous croyons à cause de l'autorité de Dieu même qui révèle, et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Néanmoins, pour que l'hommage de notre foi soit conforme à la raison, Dieu a voulu accompagner les grâces intérieures du Saint-Esprit de preuves extérieures de sa Révélation.

« C'est ainsi que les miracles du Christ et des saints, les prophéties, la propagation et la sainteté de l'Église, sa fécondité et sa stabilité sont des signes certains de la Révélation, adaptés à l'intelligence de tous: ils constituent des motifs de crédibilité et démontrent que l'assentiment de la foi n'est nullement un mouvement aveugle de l'esprit » (Catéchisme de l'Église catholique, n° 156).

L'esprit rigoureux ne peut nier l'existence des miracles à priori, mais il doit au contraire tirer les conclusions qui s'imposent quand il les reconnait. À ce sujet, le docteur Olivieri, président du Bureau médical de Lourdes de 1959 à 1971, écrivait: «Je sais bien que, dans certains milieux, la pensée même du miracle parait démodée et impensable. Aussi, lorsqu'on parle devant ces personnes de guérisons miraculeuses, elles ont toujours une réponse toute prête: ces faits, disent-elles, ou bien n'ont pas été étudiés, ou bien s'expliquent par

toutes sortes de causes naturelles... ou bien seront explicables plus tard...

«Finalement, ce qui est commun à toutes ces explications, c'est cette raison fondamentale à priori que le miracle, cela n'existe pas. À cela, je puis répondre: le miracle, cela existe. Comme le reconnaissait le grand Alexis Carrel, les guérisons de Lourdes sont un fait contre lequel aucune affirmation ne peut tenir.»

Ces 18 apparitions de l'Immaculée à Bernadette et ces 69 miracles flamboyants officiellement reconnus sont pour nous une preuve supplémentaire que Dieu n'est pas indifférent au sort des hommes. «Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous » (1 P 3,15). (S.-P. L.)